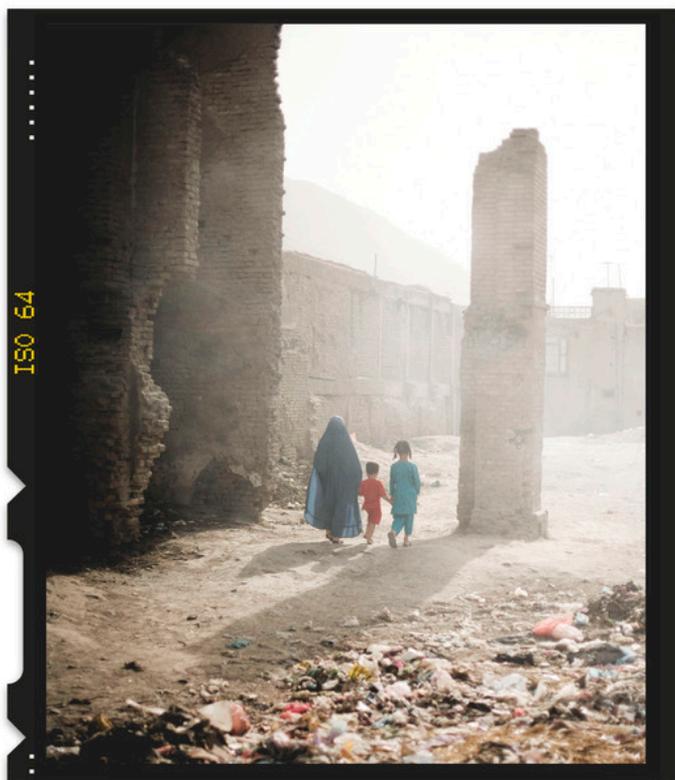


Patricia Allémonière

# AU CŒUR DU CHAOS



UNE GRAND REPORTER  
RACONTE LA GUERRE À SA FILLE

ARTHAUD





Au cœur du chaos



Patricia Allémonière

# Au cœur du chaos

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2023  
82, rue Saint-Lazare  
CS 10124  
75009 Paris  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0804-1414-4

*À toi qui m'a soutenue et fait grandir  
Aux anonymes qui m'ont confié leur vie  
Aux équipes de TF1 qui m'ont accompagnée  
Enfin, à celles et ceux qui m'ont fait confiance,  
ils se reconnaîtront.*



Peut-on être mère, donner la vie et partir aussitôt rejoindre les terres où les hommes s'affrontent, où sévissent la guerre et la mort ? À cette question, j'avais répondu bien avant ta venue au monde qu'il n'y avait là rien d'impossible. Deux passions, celle pour son enfant et celle pour son métier, devaient pouvoir coexister.

Un jour de juillet, je m'en suis ouverte à toi, devenue femme, et t'ai demandé ce que tu pensais de « cette maman » qui t'avait quittée si souvent pour rejoindre le chaos. Tu m'as écoutée, répondu. Pour la première fois, nous avons évoqué ta vie à mes côtés, avec un papa géographiquement éloigné. Nous avons parlé de mes longues absences. Je t'ai demandé si tu m'en voulais...

De cet échange est né ce témoignage.



# 1

## Mon premier départ – Roissy

*« Je n'ai jamais connu autre chose que toi dans la guerre. »*

Il y a si longtemps, vingt-neuf ans déjà. Une éternité.

1993, la guerre fait rage en Europe, la Yougoslavie se disloque. La presse internationale parle d'exterminations et de massacres en Bosnie. Les automobilistes tendent l'oreille ou changent de station de radio, coincés dans les bouchons tentaculaires aux portes de Paris, alors que sous les immeubles grondent les rames de métro pleines à craquer. Les premiers rayons du soleil chassent la nuit, bleuissent les ardoises du toit de l'hôpital des Diaconesses.

Tu nais ce matin du 27 décembre, six jours après le solstice d'hiver, moment de bascule où la nuit cesse de dévorer les jours pour entamer son lent reflux. Janvier approche. Mois de rigueurs, prometteur de vies, de printemps ensoleillés et

*Au cœur du chaos*

fleuris. J'y vois un signe, ou plutôt je souhaite qu'il en soit ainsi.

J'entends un cri, des voix...

« Une crevette », me dit la sage-femme.

Te voici, surgie de nulle part, devant moi, tenue par une femme, petite forme, petit être chevelu, enveloppé d'un tissu blanc, apparu, aussi vite emporté. Un bref passage, un bref touché, notre première rencontre. Je sais que c'est toi, je sais également que je m'inquiète, déjà.

Je ne t'ai pas ménagée, durant mes huit mois et demi de grossesse. En poste à Londres, correspondante pour TF1, tu m'as suivie sur le terrain. Nichée en moi, tu as assisté à mes agacements devant le palais de Buckingham, à ma révolte face à l'assassinat d'un enfant de deux ans, James Bulger, tué par deux garçons de dix ans. Tu as senti l'adrénaline gonfler mes veines lors du spectaculaire attentat de l'IRA<sup>1</sup> au cœur de la City. Je faisais mon job, tu apprenais déjà à vivre avec.

J'ai travaillé jusqu'au dernier jour de mon septième mois de grossesse, les compagnies d'aviation n'acceptant plus à bord, après, les femmes enceintes. En 1993, les Eurostar ne circulent pas encore.

Une sage-femme t'a déposée dans mes bras, endormie, épuisée par cette venue au monde. Tu es un bébé avec beaucoup de cheveux, très noirs,

---

1. Armée républicaine irlandaise.

*Mon premier départ – Roissy*

très raides. Rien à voir avec les miens ou ceux de ton père. Ton visage, tout rond, tout lisse a la couleur du lait. Je cherche une ressemblance. Peut-être, oui, en y regardant de plus près, Simon. Oui, un petit quelque chose. J'observe le papa, lui adresse un sourire. Déjà plus d'une heure de vie sur terre.

Maman reporter de guerre, papa diplomate britannique promis à l'éloignement. Est-ce que cela va te convenir ?

Je suis fatiguée, tout à coup. C'est quoi être mère ? S'il vous plaît, dites-le-moi ? Je n'ai fait qu'arpenter le monde, courir les terrains de guerre et je me retrouve maman. Je l'ai voulu, mais à cet instant, je ne sais pas comment faire. Le monde – le mien, celui des conflits et de la violence, de la mort – est-il compatible avec toi, si petite, si fragile ? Je vais devoir apprendre.

Mes parents, mon frère, ton papa, tous te regardent comme si tu étais la huitième merveille du monde. Ils s'extasient, je les laisse à leurs appréciations. Tu n'es ni jolie ni vilaine. Tu es minuscule, 2,7 kilos. Tu es mon enfant.

Paris sombre dans la nuit. Je me retrouve seule, libre de retourner à mes divagations. Une veilleuse répand son halo blafard sur un des murs de la chambre plongée dans le noir. Par la porte entrouverte se glisse la lumière du couloir. J'ai soudain hâte que tout cela finisse. Hâte de reprendre ma vie d'avant, celle qui m'a conduite

## *Au cœur du chaos*

en Afrique, au Proche-Orient, à Londres. Dix ans de bourlingue, de départs pour l'inconnu, de courses éperdues, de souvenirs qui s'empilent, s'entassent, se déploient, sans fin. Pistes en terre rouge, ocre, grise, noire, chars calcinés, regards hostiles, craintifs, rires... Je suis une droguée, je suis en manque. Est-ce que tu le sais, ma toute petite ? Est-ce que tu t'en doutes, est-ce que tu l'accepteras ?

Je suis formatée depuis mon plus jeune âge... À deux ans et demi, pas plus haute que trois pommes, j'entreprends seule mon premier voyage. Durant plus de vingt-quatre mois, je vais quitter le domicile familial pour me rendre tous les lundis matin chez ma grand-mère, à une trentaine de kilomètres. Inconscients mes parents, de me laisser ainsi partir ? Non, juste confiants en la vie. Une autre époque. Assise au premier rang d'un autobus ou d'une micheline, comme on appelle alors les autorails rouge et jaune qui sillonnent les campagnes françaises, je m'en vais, confiée à un chauffeur de car ou un conducteur de train... Ai-je peur ? Je ne crois pas. M'en souviens plus ! De ces trajets, je ne garde que quelques rares souvenirs, les hautes marches de l'autocar, la porte métallique à volets qui claque en se refermant, le sifflement des trains à l'entrée des courbes, les silhouettes élancées des platanes le long des routes, le noir des forêts, le vert des

*Mon premier départ – Roissy*

champs, aux nuances infinies. Le paysage varie ; je découvre les saisons qui en modifient les contours. Premières images du monde. J'observe par la vitre, celle de côté, le pare-brise à l'avant me semble trop haut et ne donne à voir que le ciel ou le faîte des arbres. Jamais personne ne s'assoit près de moi, le siège est réservé à ma valise. Une valise bleue comme la nuit, en carton, façon croco. Toujours posée à mes côtés, toujours fermée. Toujours à la même place ! Inoubliable. Si j'étais un peu douée, je pourrais la peindre. Il me suffit de fermer les yeux pour la retrouver. J'ignore ce qu'elle est devenue. Mes parents l'ont jetée, certainement. À présent, je préfère les sacs à roulettes ou à dos.

Tout est silencieux. Ah ! si, au loin j'entends un bébé qui pleure.

Tu viens de fêter tes quatre mois.

Nous irons au parc. J'ai très envie de me promener avec toi. Aujourd'hui, je suis en récup, au repos, j'ai travaillé tout le week-end. Ta nounou a pris un jour de congé. Dans l'immense cuisine de l'appartement loué par l'ambassade britannique, je sirote mon thé brûlant. Simon a rejoint son bureau. La journée s'annonce belle. J'ai repris le travail depuis un mois. Cela n'a pas été facile, personne ne m'attendait, personne ne voulait de mon retour au service Étranger. Une mère reporter de guerre, presque une incongruité. Nous sommes

## *Au cœur du chaos*

en 1994 et je suis la première au service Étranger à avoir un enfant à TF1. Pour l'instant, mes chefs de service m'affectent aux commentaires sur images. Je reste scotchée à Paris, les départs en mission sont confiés aux autres journalistes ; j'enrage. Peut-être craignent-ils que la maternité me ramollisse le cerveau ou qu'il m'arrive quelque chose sur le terrain.

Tu dors. Dans la cuisine, le soleil se reflète sur les vitres de l'autre côté de la cour. Assise face à la table, je m'abandonne à la rêverie. J'aime ces moments où rien ne s'impose. Bientôt, nous sortirons !

Tu es arrivée « ric-rac ». Durant des années, je ne me suis pas sentie concernée par la maternité. Les nouveau-nés m'irritaient, plus encore les adultes qui s'extasiaient devant leurs minois. Quant aux jeunes enfants, je les fuyais au lieu de jouer avec eux. Et puis, un jour, sans prévenir, j'ai déclaré devant une tablée d'amis médusés que j'en voulais un. Oui, je désirais devenir maman. Pourquoi pas ! Comme une certitude soudaine. J'avais trente ans.

Je souris encore en repensant à cette soirée. Il m'a fallu encore attendre quelques années, attendre le papa.

Une sonnerie retentit, celle du téléphone. Je bondis, cours décrocher. Surtout ne pas te réveiller !

*Mon premier départ – Roissy*

— Est-ce que tu peux partir à Sarajevo ? On envoie une relève !

Mais je suis en récup ! L'envie de protester me traverse l'esprit, pourtant je m'entends répondre par l'affirmative.

— Oui, OK, pas de problème. Oui, je suis disponible.

Dire non serait me condamner à rester enfermée au bureau des journées entières. Repartir en mission, j'attends ce moment depuis trop longtemps.

Appuyée au mur du vaste couloir couleur crème qui dessert les pièces de réception, j'écoute mon responsable, un de ceux qui auraient préféré ne pas me voir réintégrer le service Étranger, me faire quelques recommandations.

La guerre en Bosnie est entrée dans sa deuxième année. La ville de Sarajevo vit assiégée par les forces serbes depuis le 5 avril 1992. Le siège se poursuivra jusqu'en décembre 1995. Quarante-quatre mois, plus de onze mille morts.

— Tu verras, l'équipe a l'habitude, vous récupérez la voiture blindée à Split, en Croatie.

Il continue. Les discussions qui se sont déroulées à Genève n'ont pas abouti. La communauté internationale, divisée, est toujours incapable d'imposer un arrêt des hostilités et la libération par les Serbes des onze otages français de l'ONG Première Urgence internationale n'a pas changé la donne. Il parle, en rajoute dans les explications comme si j'étais niaise.

*Au cœur du chaos*

« Eh, mec, je suis au courant », ai-je envie de dire, mais je me tais.

— Faudra faire attention !

Il continue à égrainer ses certitudes. L'heure est à la pause dans les combats, mais tout peut repartir...

— Il nous faut quelqu'un sur place au cas où...

Je réalise soudain. TF1 m'envoie « au cas où » il se passerait quelque chose ! En gros, je vais être en stand-by ! Il y a mieux comme retour sur le terrain mais je n'ai pas le choix, je ne peux pas refuser.

À travers la double porte vitrée du salon, j'aperçois les larges fauteuils en tissu fleuri, disposés de part et d'autre d'une table basse en verre, sur laquelle sont posés un bouquet de tulipes jaunes et quelques livres. Ici rien ne m'appartient, ici tout est à la bonne place, bien ordonné. Dans quelques heures, je serai loin.

— L'avion est dans quatre heures... Tu retrouves l'équipe à l'aéroport...

Je l'avais oublié, il raccroche.

Plus un bruit. Le silence se fait pesant, bruyant, lourd. Ma tête s'embrouille, des nœuds s'y forment.

Qui va s'occuper de toi, qui, là, tout de suite ? Il me reste deux heures avant de sauter dans un taxi. À peine... Réfléchir, justement, c'est bien là le problème. Pas de nounou, pas de papa, impossible de le déranger à son bureau, certainement

*Mon premier départ – Roissy*

déjà en réunion. Pas de parents, ils habitent à 400 kilomètres. Ça grésille, ça fait des courts-circuits, partout. Plus de connexion. En surtension la matière grise, les plombs vont sauter ! Ils sautent. Plus de lumière ! Trouver un interrupteur, des bougies, des allumettes. Se calmer. Je vais, je dois y arriver. Toutes les mères y arrivent. Respire. J'envoie des messages à ta nounou. Une nounou formidable qui répond toujours lorsque son bipeur sonne – enfin non, elle ne répond pas toujours, la preuve, aujourd'hui, j'en suis à mon cinquième appel au secours.

— Khadija, urgent, téléphonez-moi.

Ce n'est pas un drame, juste un départ en mission ! Ce moment, je l'ai voulu, attendu, désiré. Enfin, peut-être pas celui-là ! Pas un jour de récup, pas un jour sans nounou, pas pour une relève pourrie ! Et si j'avais peur de te laisser ?

Mes tantes ! Je les avais oubliées. Deux d'entre elles habitent Paris. Le disjoncteur se remet sur « on ». Quelle naze... Je compose un premier numéro. À l'autre bout du fil, une voix enjouée et un OK immédiat. Elle est libre, pas de cours aujourd'hui. Les profs d'université ont la belle vie !

— Je saute dans un bus !

Certaines femmes seraient parties, soulagées, préparer leurs bagages, rassurées de savoir leur enfant en sécurité, bientôt câliné, promené, nourri. Pas moi...

*Au cœur du chaos*

Je me retrouve en larmes, comme une sotte, écroulée sur une chaise, incapable de reposer le combiné du téléphone sur son socle, et toi, tu dors. Heureusement ! Je ne sais pas ce qui m'arrive, je ne comprends pas ! Mais si, mais si, c'est cela : je ne veux pas te quitter. Oui, je ne veux pas te laisser... Pas si vite, pas si brutalement... S'il vous plaît, aidez-moi !

Et s'il m'arrivait quelque chose, genre le mauvais truc qui se produit dans les guerres, la balle mal placée ou bien placée, cela dépend qui parle, la victime ou le tireur. Bref, la faute à pas de chance, l'incident, l'accident, la blessure. Fatal !

J'essuie mon nez dans la manche de mon T-shirt.

Allez, remue !

Il faut prévenir Simon, lui annoncer mon départ. Par chance, il répond :

— Allô, je dois partir en Bosnie...

— Quand... ? Qui va s'occuper d'Anaïs... ?  
Ah bon !

Une conversation comme une condamnation. Pourquoi retourner sur des terrains où l'on risque sa vie lorsque l'on a un enfant ? Il a cherché à comprendre ; je n'ai jamais voulu, su expliquer, me contentant de dire, chaque fois que nous avions cette discussion, que j'étais toujours rentrée, que c'était un métier comme un autre. Pas de raisons que cela change.

*Mon premier départ – Roissy*

Plus qu'une demi-heure pour faire mes bagages.

Perchée sur un escabeau, je m'empare d'un des sacs de voyage rangés dans le dressing. Les minutes tournent. Pêle-mêle, je jette pulls chauds, légers, chemises, foulards, jeans. Je bourre, j'empile. Trousse de toilette, de maquillage. Une femme se doit d'être toujours impeccable à l'antenne ! Même sous les bombes, comme sortie de chez le coiffeur. Un homme, ébouriffé, mal rasé, aux traits tirés, ça passe. Cela fait baroudeur. Au féminin, cela devient un épouvantail.

Où est mon sèche-cheveux ?

Sonnerie. Cette fois, il s'agit de la porte d'entrée. Ma tante pénètre dans le hall, telle une bourrasque, rejette d'une main sa chevelure flamboyante en arrière et me demande si « la petite dort ». Ses immenses yeux verts qui ont renversé bien des hommes se posent sur moi, interrogatifs. Elle a compris. « Ne t'inquiète pas, je saurai me débrouiller », me dit-elle d'une voix enjouée avant de me renvoyer finir mon sac.

Il est l'heure de partir, l'heure du premier « au revoir », le premier d'une longue série. J'entrouvre la porte de ta chambre, celle du fond, celle située à côté de la nôtre, celle qui ne grince plus. Nous l'avons huilée pour préserver ton sommeil.

J'entends ta respiration. Régulière, apaisée.

## *Au cœur du chaos*

Tu as perdu presque tous tes cheveux de nouveau-né. Tu es devenue un petit bébé chauve. Il faudra que je t'achète un turban ! J'ai toujours aimé te regarder, ainsi abandonnée, insouciante du monde, vêtue de tes turbulettes. Sans défense, si confiante. D'épais rideaux, avec leurs oiseaux colorés, figés en plein vol, arrêtent la lumière venue de l'extérieur. Le soir, deux minuscules veilleuses répandent leur lueur orangée au bas des murs. Ici, j'ai appris à murmurer, à marcher sur la pointe des pieds. L'hyperactive, la stressée des bons et des mauvais jours, attend à l'extérieur – enfin, en général. Aujourd'hui, elle rentre dans ta chambre avec sa boule au ventre. J'effleure ton visage. Juste un peu de ton odeur sur mon doigt et une image, celle d'une toute petite fille endormie, toi, mienne. Souvenirs dérobés, volés, emmenés. Je referme la porte doucement.

— À bientôt, mon petit amour !

Tout va bien, tout ira bien !

Le taxi est déjà arrivé. Le porche de l'immeuble franchi, mes yeux se noient sous les larmes. Pleurs d'une enfance oubliée qui remontent, s'écoulent, recouvrent les bruits de la rue, effacent les passants.

La Peugeot 405 de couleur grise est là, juste devant, elle m'attend. J'ouvre le coffre, y dépose mon sac. Le chauffeur propose de m'aider. Non merci, non merci ça ira. Silencieux, il démarre. Jette un regard dans son rétroviseur. Une dame qui

*Mon premier départ – Roissy*

pleure ainsi, avec de tels sanglots, certainement un chagrin d'amour, un drame familial ? Il ne pose pas de questions, ce serait impoli. Il s'absorbe dans la conduite, les mains sur le volant.

Les façades haussmanniennes de l'avenue Malesherbes défilent de l'autre côté de la fenêtre. C'est à peine si je les distingue, la lame de fond m'emporte. Éttais-je obligée de partir ainsi ? Éttais-je obligée de te laisser ? La voiture s'engage sur le périphérique bordé d'immeubles bâtis à la va-vite dans les années 1960. Je m'accroche aux bandes de béton grisâtres, comme une noyée, tente de me raisonner en me disant que je ne suis pas la première à quitter son enfant pour aller travailler, sauf que... ce n'est pas pareil, je ne vais pas au bureau, je pars à la guerre, pas pour huit heures mais quatre semaines ! Un peu de sollicitude, de compréhension, s'il vous plaît. Je renifle, m'essuie le nez du revers de la main. Pas de mouchoirs ! Des barres d'immeubles dominant des bâtiments décrépis, plus anciens, insalubres. Le jingle d'une radio se fait entendre, celui d'Europe 1, je le reconnais.

« Il va faire beau sur le nord de la France... »

Il va faire beau... La météo... et mon passeport... Est-ce que je l'ai ? Je fouille dans mon sac. Ouf, il est là. Et mes médicaments ? Ai-je tout ce qu'il me faut ? De mémoire, je refais mes bagages, vérifie dans un sens, dans un autre. Non, je n'ai rien oublié.

*Au cœur du chaos*

À cette heure, l'équipe doit m'attendre devant le comptoir d'embarquement. Il y a là-bas un cameraman, un preneur de son, un monteur. Je ne les connais pas, ne les ai jamais vus, ne les ai jamais rencontrés. Il y a plus de sept ans, j'ai quitté Paris pour être nommée correspondante à l'étranger, Jérusalem puis Londres. Nous allons devoir faire connaissance, travailler, vivre ensemble ces prochaines semaines.

Devant moi se profile la tour de contrôle de Roissy. À quelle porte se fait l'enregistrement ?

J'ai oublié mes larmes, mon chagrin, je te laisse à ton sommeil.

## Que deviens-tu ? – *Sniper Alley*

*« Tu me parlais des soldats de la paix impuissants à faire cesser la guerre. Cela me rendait triste. »*

Mai 1994, Anaïs, bientôt cinq mois.

Des pans de murs criblés de balles, noircis par les flammes, se détachent sur un ciel gris, troué de bleu. Derrière les vitres de notre voiture blindée défile un village éventré par les combats, le premier que nous traversons, le premier que je découvre. Avant de venir, j'ai vu à la télévision ces mêmes villages ou de semblables, détruits par les combats, mais aujourd'hui, ces maisons percées, défoncées, écrasées, disloquées, me glacent. Sur les murs noircis par le feu s'écrit la barbarie des combattants. La réalité s'impose au savoir, elle le dépasse en horreur, c'est pour cela qu'elle me semble parfois si difficile à restituer. Je pense aux hommes, femmes, enfants, vieillards qui vivaient ici, avant. Aucun reportage ne pourra témoigner de leur souffrance. Où sont-ils ? Notre

## *Au cœur du chaos*

4 × 4 blanc trace sa route, indifférent à cette désolation. L'épuration ethnique expose sans pudeur ses méfaits commis au nom d'une intégrité des peuples. Le puzzle méticuleusement assemblé par Tito, à l'ère communiste, n'en finit pas de rendre l'âme. Croates, Bosniaques, Serbes, catholiques, musulmans, orthodoxes, une coexistence devenue impossible. En accéléré me revient tout ce que j'ai lu sur ce conflit. 1992, la montée des périls et l'Europe qui préfère détourner les yeux, espérant un retour à la raison alors que tonnent déjà les premiers canons, rayant des villages, assiégeant, affamant des villes entières. Face à des dirigeants aveugles, sonnés, l'impensable, la guerre sur notre continent, se produit. C'est peut-être pour me battre contre cette cécité que je me retrouve dans cette voiture. Me battre en y étant, en témoignant, à moins que ce ne soit pour faire taire la rage qui me saisit face à un tel aveuglement. Sur ce haut plateau, aujourd'hui, les armes se sont tues pour laisser place à un vide sidéral, minéral. Les combats se sont déplacés plus loin, prenant pour cible d'autres lieux, d'autres civils.

« La zone est sous contrôle croate », m'explique Patrick qui conduit depuis notre départ de Split. « Après leur dernier *checkpoint*, nous entrerons en territoire bosniaque », poursuit-il. Nous avons quitté Split tôt ce matin, après avoir dormi sur place. Dans la voiture, à l'arrière, les garçons échangent des souvenirs. Entre eux règne la

## *Que deviens-tu ? – Sniper Alley*

complicité de ceux qui ont partagé les mêmes peurs, les mêmes soulagements. La veille au soir, après avoir récupéré notre blindée, ils m'ont emmenée dîner dans un restaurant huppé, une sorte de rituel. « Ton dernier festin avant les boîtes de conserve », ont-ils plaisanté en prenant place autour de la table. Ils disaient vrai, mais j'ai choisi de ne pas y prêter attention. Un corbeau prend son envol à quelques mètres de la voiture, je sursaute. Un instant, j'ai cru qu'il allait percuter le pare-brise. Je le suis du regard, il se pose sur un reste de cheminée, éclairé par le soleil. J'ai du mal à détacher mes yeux de ces façades fracassées ; elles révèlent une majesté troublante. Le mal a-t-il son esthétisme ?

Il nous faut montrer patte blanche à chaque checkpoint. C'est fou ce que les belligérants, où que l'on soit, se montrent procéduriers.

Le paysage gagne en verdure. En ce mois de mai 1994, nous approchons du mont Igman, l'unique voie d'accès à Sarajevo, qualifiée de route la plus dangereuse du monde par bon nombre de mes confrères. On s'y bat pour son contrôle. On y est blessé, tué, sans distinction, chauffeurs bosniaques, Casques bleus, humanitaires, diplomates, journalistes. La roulette russe. Aujourd'hui, il n'existe pas d'autre itinéraire pour entrer dans la ville assiégée. Le tunnel creusé sous l'aéroport par les Bosniaques est réservé aux combattants et à quelques rares

## *Au cœur du chaos*

personnalités, pas aux civils. Ils sont pourtant nombreux à rêver de fuite, de passage secret, de rivière traversée. Mille deux cents obus tombent sur Sarajevo, les mauvais jours. Aux ravages des armes s'ajoutent la faim, le froid, les maladies. Une interminable agonie avec de brutales crispations comme en février dernier, il y a tout juste deux mois. Un obus est tombé sur un marché de la vieille ville. Bilan : soixante-huit morts. La sourde explosion, suivie de son souffle gonflé d'éclats métalliques, se diffuse si vite que toute fuite est impossible. Les caméras arrivent et transmettent sans filtre les images de corps brisés, disloqués, ensanglantés. Le monde regarde, horrifié, terrifié. Ce jour-là, je suis à Paris, dans une salle de montage. J'assemble les vidéos, les expurge afin d'en faire un résumé présentable, diffusable au journal de 20 heures. La bête en l'homme, insoutenable. C'est vers elle que je me dirige aujourd'hui, une fois de plus, alors que tu dors dans ton petit lit pour bébé, loin.

La bête en l'homme, je l'ai déjà croisée. La première fois, c'était au Mozambique, en 1984, alors que j'étais toute jeune reporter. La rédaction m'avait envoyée couvrir une famine doublée d'une guerre civile. Près d'un million de morts en dix ans. À l'entrée d'un village, au bord d'une piste en latérite, regroupés sous un acacia, des enfants blessés, mutilés, se tenaient assis à même le sol, une terre ocre, presque rouge. « Des

## *Que deviens-tu ? – Sniper Alley*

orphelins », nous avaient dit les militaires qui nous escortaient. Tous portaient les marques des sévices qu'ils avaient subis, pieds, mains, oreilles, nez amputés, tranchés. Les plaies s'infectaient sous leurs bandages crasseux et déchirés. Ils se taisaient et nous regardaient fixement comme engourdis par une même frayeur, un même souvenir, celui des tueurs et de leurs machettes qui sectionnaient, coupaient, comme ça, pour punir, terrifier, assujettir. Quelques mains se soulevaient, de temps à autre, pour chasser des dizaines de mouches avides de sang, si nombreuses que je les entends encore gronder sous les branches. Quelques mois plus tard, dans les ruelles d'un ghetto aux portes de Johannesburg, je retrouvais la même bête, cette fois en action, enflammant le regard des hommes qui avaient accepté de nous rencontrer. Ils recherchaient un « collabo », accusé de pactiser avec le régime de l'apartheid. Un tribunal « populaire » l'avait condamné au supplice du collier. Une mort par le feu. Le coupable désigné, une fois attaché et entravé par un pneu passé autour de son cou, était aspergé d'essence. Il suffisait d'une allumette. Le meurtre annoncé, voulu, ordonné par leur peuple, les galvanisait. L'orage mit fin à leurs recherches. Je ne sais pas ce que j'aurais fait s'ils avaient trouvé leur victime. Serions-nous restés, aurions-nous filmé ? Le photographe sud-africain Kevin Carter, le premier à avoir immortalisé sur papier argentique ce

## *Au cœur du chaos*

supplice, s'était aussi interrogé sur le bien-fondé d'assister à ce type de lynchage, avant de conclure « qu'être témoin d'un fait aussi atroce n'était peut-être pas, après tout, une si mauvaise chose ». Kevin Carter s'est suicidé en 1994, trop de violence. Témoigner n'est pas sans conséquences, le prix à payer peut être élevé. Après l'Afrique du Sud, il y eut les exécutions sommaires dans le désert tchadien, la première Intifada, les attentats de l'IRA au Royaume-Uni. Chaque fois, les mêmes digues qui sautent, la même absence de retenue. Le meurtre permis, possible, autorisé. Durant ces premières années, j'ai appris à me protéger, à garder mes distances avec les victimes. J'ai refusé des amitiés, des mains tendues. J'ai cherché à rester en dehors, à la périphérie des drames afin de conserver intactes mes capacités d'observation. Je me suis endurcie. Que me réserve Sarajevo ? Pour l'instant, les canons se taisent. Je regarde par la vitre, je regarde sans voir, je pense à ce métier qui me fait courir si loin de Paris.

Que fais-tu ?

Ton souvenir de petite fille endormie sur le dos, dans son lit à barreaux, me revient une nouvelle fois. Mon dernier souvenir, emporté, volé, dérobé avant de refermer la porte de ta chambre. Tu me semblais si apaisée, si confiante, ignorante de la vie, de la guerre, de la bête. Pour combien de temps ?

*Que deviens-tu ? – Sniper Alley*

Lorsque j'ai appelé ta grand-mère de l'aéroport, avant de décoller, elle m'a promis de venir passer la semaine avec toi. Elle ira te promener au parc, fera attention à ce que tes biberons ne soient pas trop chauds, juste tièdes comme il faut, tout comme tes petits pots. Khadija l'aidera, et Simon, rassuré par sa présence, oubliera mon départ précipité. Et toi, m'oublieras-tu ?

La voiture ronronne, parfois rugit ; il fait chaud. Une embardée me tire de ma torpeur. Les chaos dissipent les songes. Nous attaquons la montée du mont Igman. Les roues du 4 × 4 s'accrochent au sentier raviné. En ce mois de mai, quelques rares plaques de neige recouvertes d'une boue huileuse subsistent sur les bas-côtés, au pied des sapins.

— On s'arrête !

Patrick coupe le moteur, descend, ouvre le coffre et me tend un gilet pare-balles.

— Tiens, c'est le tien, c'est le plus petit.

Je prends un casque. Je n'ai jamais été harnachée de la sorte. Avant, sur les terrains de guerre, les équipes partaient sans protection. Aujourd'hui, c'est différent, m'a-t-on expliqué. TF1 ne badine plus avec la sécurité depuis la mort, l'année dernière, de Jean-Claude Jumel, tué en Somalie, et d'Ivan Skopan, mortellement blessé en Russie. L'un était ingénieur du son, l'autre grand reporter d'images.

## *Au cœur du chaos*

N'y a-t-il pas une forme d'indécence à déambuler accouré de la sorte au milieu de civils non protégés ?

Le cameraman dévisse les ampoules des feux arrière, par prudence, « pour ne pas se faire repérer lorsque l'on freine », dit-il. On ne sait jamais, un milicien, un soldat, pourrait avoir envie de s'entraîner au tir, comme ça, pour rire...

Les garçons s'affairent, leurs gestes sont précis, ils connaissent les mesures de sécurité, presque de la routine. Je les observe. Pour moi, tout est nouveau, j'arrive en terre inconnue.

— On y va !

La partie la plus difficile commence. La descente sur Sarajevo se fait par une piste étroite, en lacets. Certains virages nécessitent d'être négociés avec une extrême lenteur ; la pente est forte et le ravin proche. Une grande partie du ravitaillement de ville transite par le mont Igman. Je me demande comment font les conducteurs pour avancer avec leur chargement sans déraiper et basculer. Le temps n'est plus à la parole, il s'est arrêté pour laisser place à un entre-deux, sans passé ni futur. Le tracé en terre brune qui serpente devant nous, entre les sapins, accapare notre attention. Circuits sur l'extérieur coupés, affect débranché, cerveau passé en mode automatique. L'inquiétude n'est pas de mise, personne n'existe hors cet habitacle. Penser, imaginer, une erreur. Rideau. Sur le mont Igman ne restent que la montagne et nous,

## *Que deviens-tu ? – Sniper Alley*

nous dans cette voiture, concentrés, les yeux rivés sur ce passage qui conduit à Sarajevo.

Au loin, apparaissent les premières barres d'immeubles. L'agitation revient, les garçons s'animent, les plaisanteries fusent – je comprends, le plus dur est fait. La capitale bosniaque, la cité assiégée où l'on meurt pour acheter du pain ou pour chercher de l'eau, s'étale au bout d'une ligne droite. « Bienvenue en enfer », lit-on sur ses murs.

Dans notre blindée, nous ne risquons rien, mais en pénétrant dans cette ville pour la première fois, je ne peux m'empêcher de revoir, en accéléré, tous les reportages diffusés à la télévision. Le feu, les flammes dans la nuit, les immeubles éventrés, les morts et les corps étendus sur *Sniper Alley*, comme celui de ce petit garçon aux cheveux blonds comme le soleil, avec sa coupe au bol, un petit, dix ans, peut-être moins, sur le ventre avec, autour de la tête, une flaque immonde, qui a la couleur rouge du sang. Je n'ai jamais su son nom, il était sur une vidéo, une de celles qui nous arrivent en salle de montagne, et sur l'usage de laquelle on s'interroge. Faut-il montrer ou non cette image ? Je le souhaitais, la rédaction en chef s'y est opposée. Trop violent. Sniper Alley, l'avenue des snipers, des tireurs serbes postés de l'autre côté de la rivière, cachés dans les immeubles de quartiers, contrôlés par leurs milices. Depuis plus d'un an, ils tirent sur les civils. Une balle, 830 mètres par seconde, trois fois la vitesse du son. Impossible d'échapper à celui

## *Au cœur du chaos*

qui, de là-haut, vous condamne. Durant les quarante-quatre mois du siège, deux cents personnes furent tuées.

Sur ce boulevard désert, en cette fin d'après-midi, je me sens observée. Petit point en mouvement dans la ligne de visée d'un inconnu. La carrosserie nous protège des balles, mais pas d'un tir de mortier.

L'Holiday Inn, avec sa façade jaune, apparaît enfin. C'est ici que nous allons vivre quatre semaines. Un vilain trou fait par un obus, au début de la guerre, défigure sa façade. « Impossible de stationner devant l'hôtel, m'explique Patrick, trop exposé ! » Il fait le tour du bâtiment et rejoint l'entrée d'un parking souterrain. Les voitures blindées des médias du monde entier s'y alignent. Les véhicules des chaînes de télévision britanniques, de couleur kaki, semblent sortis tout droit d'un entrepôt militaire. Notre Land Rover blanche, avec ses stickers noirs « TV » collés dessus, me paraît plus de circonstance, plus neutre.

Il me faudra quelques jours pour comprendre le fonctionnement de cet hôtel qui ressemble à une ruche, avec ses reines, ses rois, ses courtisans, son petit peuple de traducteurs, de fixeurs<sup>1</sup>, de journalistes free-lance devenus stars, tous en mouvement, tous aux aguets. Les infos y circulent, les

---

1. Accompagnateur dans une zone à risque qui fait office de traducteur et de guide.

## *Que deviens-tu ? – Sniper Alley*

mauvaises comme les bonnes, les reporters s'y croisent, s'entraident, se soutiennent, parfois s'invectivent. C'est un monde en vase clos, avec ses habitudes et ses codes, très éloignés de ceux des conflits que j'ai couverts en Afrique et au Proche-Orient.

Je ne m'y ferai, en fait, jamais. Difficile de prendre une guerre en marche.

Au rez-de-chaussée, je découvre le hall d'accueil dévasté. Des panneaux en contreplaqué font office de vitres alors que d'autres obstruent la porte principale. Des fenêtres qui ont résisté aux tirs sont couvertes de rubans adhésifs, d'autres disparaissent derrière de vieux rideaux poussiéreux. « C'est pour nous protéger des éclats de verre en cas d'explosion », m'explique l'équipe. Au troisième étage, les chambres donnant sur la façade la plus exposée sont inhabitables, les couloirs noircis par la suie portent encore la marque de l'incendie qui s'est déclenché lors d'une frappe. La presse vit repliée dans les parties les plus abritées, à l'arrière. Il nous faut grimper plus haut. La plupart des journalistes français sont logés au cinquième étage. Les précédentes équipes ont aménagé une des chambres en salle commune. Des tables récupérées, mises bout à bout, font office de salle de montage, de bureau, de cuisine. Des caisses métalliques, des casques, des gilets pare-balles oubliés, des cassettes s'y empilent. Un bric-à-brac organisé avec son réchaud à gaz dans un coin, et ses énormes cartons contenant

## *Au cœur du chaos*

conserves, paquets de gâteaux secs, lait en poudre, sachets de thé, café lyophilisé... Une place spéciale est réservée au sac de premiers secours. On y trouve toutes sortes de pansements, de bandages, d'antibiotiques et de cachets pour soigner les maux les plus improbables. La pièce est en mode survie avec ses rideaux à la couleur fanée, recouverts de poussière, comme au rez-de-chaussée. Le soleil me semble ne devoir jamais y pénétrer, tout y est sombre à l'image de la moquette en bouclette rasée, marron foncé.

— Qui veut du thé ?

Je regarde Patrick qui s'active déjà, une casserole à la main. Je lui sais gré de cette proposition. La désolation qui suinte des murs de cet hôtel commençait à affecter mon moral. La présence de l'équipe va vite me sembler préférable à la solitude de ma chambre. Lorsque j'y ai déposé mon sac, quelques instants plus tôt, l'infinie tristesse qui s'en dégageait m'a immédiatement donné envie de partir en courant.

La nuit tombe. Sur les hauteurs, les Serbes veillent, leurs canons pointés sur la vallée où, dans des immeubles criblés d'impacts de balles, les combattants bosniaques affûtent leurs armes. Avec le cameraman, je regarde sur le banc de montage les sujets réalisés par la précédente équipe. L'odeur d'une soupe lyophilisée poireaux-pommes de terre se mêle à celle d'un

*Que deviens-tu ? – Sniper Alley*

cassoulet. Je me fais la réflexion qu'il doit y avoir deux réchauds à gaz.

Les garçons branchent le téléphone satellitaire.

— Quarante-cinq dollars la minute, me rappelle l'un d'eux en activant la connexion. À toi l'honneur !

En entendant la voix de Simon, tout chavire, la vie d'avant me revient. Le bouquet de tulipes posé sur la table du salon, l'odeur de ta chambre où je t'ai laissée, ta chambre si calme, si silencieuse. Ça ressurgit, comme une mélodie, ça ressurgit au milieu des caisses, des cassettes, des gilets pare-balles. Ça bouscule. Dors-tu ? Le combiné à la main, je me reprends, respire un grand coup.

— Comment va Anaïs ?

La réponse de Simon est lapidaire.

— Ça va, tout est OK, ne te fais pas de soucis.

Il a raison, à Paris, tout va bien, c'est ici que tout va mal. Notre échange ne dure que quelques minutes, mon compagnon n'a jamais aimé le téléphone. Maman, quant à elle, est plus bavarde. Elle se déclare ravie, ravie d'être la grand-mère d'une petite-fille si gentille, si facile, un petit ange. « Ne t'inquiète pas ! » Elle parle, parle, se tait, semble attendre quelque chose. Une question, une confidence ? Je comble le silence par un compte rendu succinct de mon voyage. Split et son excellent restaurant, la route en Croatie puis en Bosnie avec le soleil, entrevu. Je n'évoque ni les villages détruits, ni l'hôtel lugubre où je vais vivre les

## *Au cœur du chaos*

quatre prochaines semaines, ni ce drôle de vide qui m'habite. Elle écoute, ne demande pas si tu me manques. Personne ne me le demandera. Jamais.

Plus tard, de retour dans ma chambre, je sors ta photo de mon sac, prise quelques jours avant mon départ, la seule emportée, vite glissée dans mon vieux portefeuille. De tes grands yeux noirs, tu fixes l'objectif, assise dans ton cosy blanc à pois bleus. J'avais essayé ce jour-là de faire naître un sourire sur ton visage en tentant quelques pitre-ries, mais tu avais gardé ce regard sérieux qui s'accroche au mien et me ramène à toi ce soir. Est-ce que je te manque ? Est-ce que tu as compris que j'étais partie loin ? Peut-être ressens-tu juste un vide indéfinissable ?

Le froid qui règne dans la pièce me saisit. Je pose ta photo contre le pied de la lampe de chevet et avec elle, mes questions. Pas maintenant, pas de nuit. Je me blottis sous la couverture, éteins la lumière et me réfugie dans le sommeil.

Tout ira bien, bébé. Je vais revenir. Ne t'inquiète pas.

La rédaction ne nous a pas demandé de reportage, mais j'ai envie de faire connaissance avec cette ville sur laquelle j'ai tant lu. Je ressens comme un besoin de la sentir, de la toucher, une nécessité physique, presque animale. Nous parlons avec Zoran, notre fixeur. Ce grand gaillard, amoureux de littérature, travaille pour TF1 depuis

*Au cœur du chaos*

11. Tu m'as découverte mortelle – Pas blessée pour rien. . . . .	271
12. Jours difficiles – Retour sur le terrain .	291
13. Mes compromis – Opérations mili- taires amputées. . . . .	307
14. La confiance retrouvée – Une bonne étoile aux pays du Levant. . . . .	317
15. Un lien inaltérable – Le conflit oublié.	349

# AU CŒUR DU CHAOS

Grand reporter de guerre à une époque où les hommes occupaient le terrain, Patricia Allémonière décide que sa passion pour le métier ne l'empêchera pas d'avoir un enfant. En 1993, elle accouche et repart presque immédiatement en Bosnie.

Désormais, elle devra assumer, d'un côté, les combattants, les victimes, les sans-voix qu'il faut rencontrer, filmer, faire témoigner et, de l'autre, éduquer une petite fille qui grandit souvent loin de sa mère. Cette recherche constante d'équilibre entre absence et présence, entre horreur et douceur, est au cœur de ce magnifique témoignage de femme engagée dans le bruit et la fureur du monde.

Bosnie, Kosovo, Algérie, Rwanda, République démocratique du Congo, Iran, Afghanistan, Irak, Syrie, Yémen... aux souvenirs, aux rencontres, à la peur et parfois à l'espoir, s'ajoutent au cœur du chaos les pensées d'une mère éloignée de son enfant. Commence alors un échange téléphonique qui va durer plus de vingt ans.

Un livre puissant et bouleversant qui résonne comme un cri du cœur.

**Reporter de guerre, correspondante permanente à Jérusalem puis à Londres, chef du service Étranger de TF1, Patricia Allémonière a couvert pendant des décennies les conflits du monde entier.**

ARTHAUD